La Semaine Littéraire

« Les Désenchantées », par M. Pierre Loti

Le nouveau roman de Pierre Loti, les *Désenchantées*, nous évoque, dans d'éblouissantes lumières, le Stamboul séculaire, ce Stamboul de rêve, qui, pitoyable de près, paraît encore dans le lointain, avec ses dômes, ses coupoles, ses flèches, ses minarets, superbe et tel qu'un majestueux fantôme du passé. Mais tout de même la grande ville féerique *s'en va*, s'occidentalise piteusement, « plonge déjà dans la banalité, dans l'agitation, dans la laideur » par ses bas-quartiers où arrive le *progrès* « avec la misère, l'alcool, la désespérance et les explosifs. »

Malgré tout, M. Pierre Loti aime de prédilection sa patrie d'Orient, ce pays débonnaire qui, en pratique, ne reconnaît ni castes ni distinctions sociales, qui traite les esclaves eux-mêmes comme gens de famille et, « où nos plus farouches démocrates pourraient venir prendre des leçons de fraternité. » Il aime ce peuple qui ne craint pas ses morts, qui, loin de les isoler, les laisse dormir partout au cœur même des villes, ce peuple qui, le dernier peut-être, donne encore l'illusion de l'âge d'or parce « qu'il a su modérer ses désirs, se garder des changements et conserver sa foi. »

Mais M. Pierre Loti poursuit un but de portée plus haute. Son roman est un plaidoyer généreux. Et s'il nous initie à la haute culture intellectuelle aujourd'hui répandue dans les harems, c'est afin de nous apitoyer plus profondément sur la souffrance morale qui en résulte pour la femme musulmane.

II

Voici, très simplifié, l'argument des *Désenchantées :*

Le romancier André Lhéry a vécu en nomade. Il a cherché l'oubli de la fuite angoissante des jours dans les enchantements d'amour de tous les climats. D'avoir été beaucoup aimé sans avoir aimé lui-même, André Lhéry souffre maintenant qu'il n'est plus jeune, qu'il n'a même plus l'air jeune. Mélancolique et déçu, il cède aux doux souvenirs qui l'attirent à Constantinople. Là, ses livres, — et c'est à ses yeux la meilleure raison qu'il eut de les écrire — lui ont gagné des sympathies, des affections parmi les musulmanes dont il a chanté la voluptueuse tendresse et la mystérieuse beauté. Aussi, dès son arrivée, reçoit-il des lettres « d'*âmes en peine* qui ont besoin de son amitié. » Suivent des rendez-vous, mais non, comme on pourrait l'imaginer, des rendez-vous d'amour. Soit au cimetière ou dans quelque vieille demeure abandonnée, soit à la vallée du Grand-Seigneur, aux Eaux-Douces, en une baie solitaire ou bien au harem même, ce sont de platoniques rencontres où trois jeunes femmes turques, jalousement voilées, dissertent de *choses d'âmes* avec notre romancier, cela autour d'un petit guéridon chargé de café, de bonbons et de confitures de roses. Ces causeries sans danger moral offrent un vrai danger matériel. De tels entretiens sont si contraires aux usages et aux lois que la moindre dénonciation provoquerait un scandale universel. On y risque sa vie et on se quitte chaque fois avec cette anxiété de ne jamais savoir si l'on se reverra. Ici, l'attrait du péril s'ajoute à l'attrait du mystère pour faire de ces entrevues des heures de joie étrange, savoureuse, inespérée.

Intimidées d'abord, les trois jeunes musulmanes prennent insensiblement confiance. Elles sont charmées de se trouver avec André Lhéry en parfaite communion d'idées et d'impressions. Il entre en leur intimité à la façon d'un ami qu'elles auraient connu depuis longtemps, depuis toujours. Et, peu à peu, les jeunes Turques lèvent leur voile et font leurs confidences.

Elles disent leur enfance : éducation et instruction à l'européenne: Des gouvernantes françaises, anglaises ou allemandes font d'elles des petits prodiges et des petits bas-bleus. On les gâte. On les admire. On les mène partout : aux parties de tennis, aux sauteries des ambassades. Puis, dès qu'elles ont treize ans, changement brusque d'existence. C'est la séquestration derrière les barreaux de fer et les quadrillages de bois. Suivant la règle inflexible, elles prennent le *tcharchaf*. Elles ne sortent plus du harem qu'avec cette façon de domino noir, compliqué d'un voile qui cache tout le visage. Même au jardin où, sous l'ombre des platanes, on étouffe à cause des murs trop hauts, elles sont escortées par des nègres imberbes, armés de grands sabres.

Et, bien que cloîtrées, l'instruction anormale, à la mode européenne, continue, aggravant singulièrement le mal. Les trois jeunes dames turques décrivent à André Lhéry leur chambre modern style, au lit laqué de blanc, aux oreillers et aux draps trop garnis de dentelles. On y trouve, parmi les bibelots de Saxe, maints livres anciens ou nouveaux, « nos classiques aussi bien que *nos grands détraqués* modernes ». Elles lisent tout. Proche de la chambre, s'ouvre un petit salon Louis XV, or, blanc et bleu pâle. Elles y font de l'aquarelle ou s'y asseyent au piano. Quand elles sont lasses de chanter du Gluck, du Wagner et du Saint-Saëns, de jouer du Beethoven, du Chopin, du Liszt ou du Grieg, elles saisissent leur kodak, s'adonnent à la photographie ou rapprochent leur gramophone et s'initient à nos refrains d'opérette et à nos scies de café-concert. Tout cela, dans le mortel ennui de la réclusion, leur fait l'âme plus étrangère, les rend plus sceptiques, accroît leur soif d'espace et d'indépendance, exaspère leur aspiration à vivre comme les femmes d'Occident, à voyager par le monde inconnu, à tout posséder, tout connaître.

Et le mariage est la pire déception, affirment au romancier les jeunes musulmanes. Qu'importent les diamants, les bijoux de Lalique, et, avec ses trois mètres de traîne, la robe commandée rue de la Paix ? Qu'importent l'argenterie française, les porcelaines de Sèvres, la verrerie de Bohême, marquées à leur nouveau chiffre ? Puisque loin d'apporter aucun adoucissement aux contraintes quotidiennes, l'époux *qu'elles ne choisissent jamais* les traite en « poupées de luxe et de vanité, en odalisques, en esclaves réservées au plaisir du maître ! » Leur mari ne leur demande que d'être jolies, dociles et passives. Son amour ne sera jamais rien de plus que du désir. Insoucieux de leurs cœurs, il ne leur divulguera rien du sien. Et si cette piètre tendresse leur donne un peu de bonheur, ce bonheur sera sans cesse menacé par le caprice d'un tyran qui pourra toujours ou briser son union, ou introduire une étrangère en sa maison. Et les petites dames turques assurent qu'il leur est impossible d'aimer ce despote *imposé*, cet *adversaire*. Elles lui ferment l'intimité de leur âme, s'efforcent de ne lui témoigner que dédain. Mais combien les révolte cette idée que, tous leurs jours, tous leurs mois, tous leurs ans, jusqu'à la mort, elles seront « possédées, gâchées et piétinées par ce maître inconnu » ; qu'elles ne seront jamais traitées en créatures responsables ou même pensantes ; que leur âme, cependant consciente, palpitera, vibrera, se débattra éperdue sans pouvoir s'affranchir, et que leurs existences, *comme enlisées dans le sable*, s'écrouleront sans amour en cette lente agonie !

« Depuis des siècles, — se lamentent les trois petites musulmanes, — au fond de nos palais de Belles-au-bois-dormant, gardées par les traditions et les dogmes, nous dormions d'un si tranquille sommeil ! Quel crime de nous avoir réveillées, si c'est pour nous meurtrir et nous briser ! »

Ces confidences-là, les jeunes dames turques les font aux dernières entrevues. Et quand, aux premières neiges, au vent froid qui souffle de Russie, André Lhery quitte Stamboul, une de ses petites amies vient déjà d'expirer dans l'épouvante du mariage, une autre en va mourir et la troisième s'empoisonne plutôt que de retomber aux bras de son mari.

Et celle-ci, la plus belle et la plus triste aussi, au seuil de l'au-delà, écrit à son confident que leur petit flirt intellectuel était devenu un flirt sentimental et que depuis longtemps déjà leur amitié lui troublait le cœur comme de l'amour...

Et pour l'âme déçue du romancier, cet aveu triste et doux de la morte, cet aveu qu'il a su inspirer de l'amour encore une fois, c'est le souvenir suprême, c'est le dernier rêve d'Orient !

CHARLES FOLEY.

EXPLOITS DE BANDITS

Une véritable scène de sauvagerie s'est déroulée la nuit dernière, à onze heures, dans le débit de vins tenu par M. Lesage, au numéro 43 de la route d'Aubervilliers, à Pantin. Le débitant était occupé à servir plusieurs clients, lorsque quatre individus, des gamins de 18 à 20 ans, aux allures de rôdeurs, firent irruption dans l'établissement en bousculant les consommateurs.

M. Lesage les invita à quitter son débit, les prévenant qu'il ne les servirait pas, et que s'ils refusaient de sortir il enverrait chercher des agents. Pour toute réponse, les inconnus se jetèrent sur M. Lesage, qui se réfugia derrière son comptoir. Ils brisèrent les glaces à coups de canne plombée, puis l'un d'eux, sortant un revolver de sa poche, fit feu sur l'un des consommateurs, qui s'était levé pour se porter au secours de M. Lesage.

Le malheureux, un journalier, nommé Armand-Pascal Brugnère, âgé de 63 ans, demeurant 28, rue Davout, à Pantin, tomba comme une masse.

Les bandits tirèrent encore quatre coups de feu, sans heureusement atteindre personne, et, profitant du désarroi causé par leur crime, gagnèrent la rue. Ils sautèrent rapidement dans un tramway qui passait, gagnèrent la Villette, prirent ensuite le boulevard de la Chapelle, molestant et injuriant les passants, semant la terreur sur leur passage.

Deux femmes qui sortaient d'un débit du boulevard furent prises à partie par eux. Renversées sur le sol, piétinées, les malheureuses allaient être frappées à coups de couteau, lorsque trois agents cyclistes, le sous-brigadier Baudin et les gardiens Fontaine et Gouin, tombèrent au milieu des misérables.

Ces derniers sortirent leurs revolvers et firent feu, quinze fois, sur les agents. Gouin eut son capuchon traversé de part en part ; Fontaine, son képi ; le sous-brigadier Baudin fut renversé sur la chaussée, piétiné, frappé à coups de talon, et déjà les malandrins s'étaient emparés de son sabre dont ils s'apprêtaient à le frapper, lorsqu'une dizaine de gardiens du poste Stéphens, arrivèrent à leur tour. Après de grandes difficultés, ils parvinrent, revolver au poing, à arrêter deux des misérables.

Conduits au commissariat de M. Monentheuil où les suivit la foule qui voulait les lyncher, les malfaiteurs ont été reconnus pour être les nommés Eugène Bender, 19 ans, demeurant 17, rue Pasteur, à Pantin, et Henri Foucanet, 17 ans, domicilié route d'Aubervilliers, à Pantin.

Foucanet, avec un cynisme révoltant, déclara que c'était lui qui avait « refroidi » le consommateur du débit Lesage. Tous deux ont refusé de donner le nom de leurs complices que la Sûreté recherche activement.

Les misérables, après cet interrogatoire, ont été, sous bonne escorte, conduits, à Pantin, à la disposition de M. Jublin, commissaire de police.

M. PRUD'HON.

La Disparition du curé de Châtenay

A tout prix. — Odieuse expérience. — Une nuit dans les bois. — Les caprices du magnésium. — La chaise à porteurs.

Dans notre mémoire sont restés les premiers rêves dont notre sommeil d'enfant furent remplis. C'étaient d'effroyables cauchemars tous peuplés à la fois de visions terrifiantes, d'apparitions grotesques. C'est d'un de ces rêves extravagants que nous croyons sortir au moment où nous écrivons ces lignes.

« Il paraît que nous allons avoir pire encore, écrivons-nous, hier! » Pire que les brahmes, pire que les devins, pire que les cartomanciennes.

Nous avons, en effet, vu quelque chose de plus inimaginable que tout cela. Les nécromans, les devins, les fakirs étaient sans doute ridicules, ils n'étaient pas odieux !

Samedi soir, une animation exceptionnelle se produisait aux environs de la gare. Nos confrères d'un journal du matin s'installaient de leur mieux. A une heure dix, le train entre en gare ; nous étions sur le quai d'arrivée.

D'un fourgon, deux hommes d'équipe sortirent, non sans peine, une cage munie de brancards et rappelant grossièrement la forme des chaises à porteurs. Cette caisse fut chargée sur un camion qui partit aussitôt au grand trot dans la direction de Châla-Saint-Mard.

Notre voiture suivit le camion, et ce fut une odyssée à la fois ridicule et outrageante dont les péripéties se déroulèrent toute la nuit.

Dans la nuit nous traversons les champs de maïs dont les hautes tiges se bercent bruyamment, nous côtoyons un instant la Chalouette, nous passons près de la pointe de Valnay, nous longeons la haie de Longuetoise. Devant nous le camion qui porte la hyène et ses dompteurs file toujours au grand trot.

Nous passons encore le château de Chérel et le bruit que nous faisons réveille au passage les habitants de Châlo. Enfin, alors que nous allons atteindre Moulineux, tout le cortège s'arrête. On extrait le fauve de sa cage, on le mène à l'entrée d'une carrière et... ne bougeons plus ! l'animal est photographié, entouré de ses cornacs.

On veut ensuite lui faire flairer le sol, mais il n'y met qu'une bonne volonté discutable. Ce n'est pas sans peine que les dompteurs font réintégrer son logis à leur pensionnaire.

Derrière le camion où la hyène gratte furieusement les planches de sa cage, nous rentrons dans Etampes. Le jour s'est levé et, tout au long du chemin, nous croisons de braves gens qui nous demandent le résultat des recherches de la nuit.

Quel sera ce résultat ? nous l'ignorons tous.

Jusqu'au moment où la hyène et la cage dans laquelle elle est logée sont amenées dans la cour de l'hôtel et remisées, nous savons que cette lugubre équipée est restée inutile autant que maladroite.

C'était hier dimanche ; les badauds ont été plus nombreux que de coutume sur la route du drame. Devant le café, l'unique café de Châlo-Saint-Mard, nous avons compté une quinzaine d'automobiles qui avaient amené des curieux de tous les environs.

On s'attendait à un coup de théâtre ; il ne s'est pas produit. L'individu qui guettait l'abbé et l'a assommé au passage devrait déjà être arrêté, et rien n'a été fait dans ce sens. Pourtant, ainsi que nous l'annoncions hier, en terminant, la personne sur laquelle se portent actuellement les soupçons est étroitement surveillée. Mais, faute de preuves précises, le parquet hésite à prendre les mesures que l'opinion attend avec impatience.

Les agents de la sûreté continuent cependant leur enquête et, d'un jour à l'autre, il semble que le mystère sera enfin expliqué.

H. P.

Carnet Mondain

— Le marquis de Plœuc, complètement rétabli de son accident de voiture, restera jusqu'au printemps au château de Kerambléis.

— Le comte et la comtesse de la Tour du Pin-Verclause et leurs enfants ont quitté, il y a quelques jours, le château de Nanteau, en Seine-et-Marne, pour se rendre à Isigny-sur-Mer (Calvados), d'où ils comptent excursionner en automobile sur la côte normande, jusqu'à l'ouverture de la chasse.

— Le marquis et la marquise de Baudry-d'Asson, qui sont installés au château de Fonteclose, reçoivent le comte Armand de Baudry-d'Asson.

— Au château de Francport, près de Compiègne, chez la marquise de l'Aigle, est arrivée la comtesse Greffulhe, sa nièce, venant de Carlsbad, avec ses sœurs, Mme de Tinan et la comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay.

— M. et Mme Paul Leroux sont installés au château de Saint-Michel-en-l'Herm ; ils se rendront dans quelque temps au château d'Hervarre, chez Mme Levert, leur mère.

— La vicomtesse Eugène de Croy, qui assistait hier au mariage de Mlle de Saint-Georges-Armstrong, et qui n'a pas encore quitté Paris, va partir dans quelques jours pour le Poitou, où elle passera le reste de l'été et l'automne.

— Evian regorge de monde, de beau monde.

Derniers arrivés :

S. Ex. M. Bihourd, ambassadeur de France à Berlin ; comte de Camondo, Saisset-Schneider, conseiller d'Etat ; comte O. d'Ormesson, ministre plénipotentiaire ; baronne et baron général de Charette, comtesse et comte général du Pontavice de Heussey ; S. Em. le cardinal Mathieu, cardinal de curie, de l'Académie française ; général Allessandri, etc., etc.

— De Biarritz :

L'escadre du Nord est attendue à Biarritz incessamment. M. Thomson, ministre de la marine, qui avait formellement promis cette visite depuis l'an dernier, a câblé des ordres pour qu'à son retour des côtes du Maroc l'escadre fasse escale en face de notre cité. On escompte son arrivée pour lundi ou mardi au plus tard.

Une grande et mondaine réception sera offerte aux officiers généraux et aux officiers de cette force navale.

Parmi les dernières arrivées, citons :

M. de Volborgth, le baron et la baronne de Levas, M. Iglesias, M. Camille Diaz, le comte de Duquesne, M. et Mme Muntanos, le comte d'Elva, le prince de la Tour d'Auvergne, Mme de Chauvenon, la comtesse de Fuenclara, M. et Mme Arcadias de Poleschko, M. del Toso, M. Camille Santos de Laza, M. Camille de Larreda, M. de Bergolas, M. de Heredia, M. Camille Martinez del Rio, M. Morel d'Arleuc et famille, le prince et la princesse Vogaridy, le comte et la comtesse de Villefort, M. Camille Sarrault, le baron Versey, le marquis et la marquise de Salamenca, M. et Mme de Tholouze, M Calva de la Puerta, M et Mme de Patoil, M. de Torrepol, M. de Silvela, M. et Mme de Lascorti, M. de Gouy, M. de Sandeval, le marquis de Bellamar, M. et Mme Kronenberg, M. et Mme de Donkhowskoy, M. Camille de Seroka, M. de Echaurren, le vicomte de Bussy, M. Vandenbroock; M. d'Andrien, Mlle de Vatillon, le comte et la comtesse de Torrepando, M. de Larminat, M. C. Paine, M. Camille Wells, M. et Mme Warden, M. et Mme Astoreca, M. Whippel, etc., etc.

— De Dinard :

La princesse Chivékiar-Yousri vient de donner un feu d'artifice suivi de bal dans une tente aménagée pour la circonstance.

Après un cotillon, conduit par la princesse Chivékiar-Yousry et M. André de Fouquières, on a soupé par petites tables.

Une gymkhana a été donnée sur la plage et de nombreux prix ont été offerts aux gagnants.

MARIAGES.

— Relevé parmi les publications de mariages :

M. Charles de Masson d'Autume, lieutenant de vaisseau, avec Mlle Lucile Franquet, fille du vice-amiral, grand-officier de la Légion d'honneur ;

M. Edmond Porgès, fils de M. Théodore Porgès, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Mathilde Brodsky, fille du banquier, chevalier de la Légion d'honneur ;

M. Eugène Leroy, docteur en médecine, avec Mlle Amélie Denicker, fille du docteur ès sciences, bibliothécaire au muséum d'histoire naturelle ;

M. Louis David, ingénieur des mines, avec Mlle Simone Laurent, fille de l'ingénieur ;

M. J. de Fayet de Montjoye, fils de Mme, née Dubois de Saint-Vincent, avec Mlle Charlotte Ganglioff ;

M. Alfred Poindron, capitaine du génie, attaché à l'état-major de l'armée, avec Mlle Suzanne Landron ;

M. André Petit, ingénieur, avec Mlle Marguerite Bousson, fille du colonel d'infanterie ;

M. Lodois de Saint-Cyr de Montlaur, sous-inspecteur à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, avec Mlle Thérèse Krantz, fille de l'ancien officier de cavalerie.

M. Léon Maillard, lieutenant au 15e régiment d'artillerie, avec Mlle Albertine Bourgeois.

NECROLOGIE.

— Nous apprenons la mort : de M. Paul Guillemot, chef honoraire du contrôle des chemins de fer de l'Etat, chevalier de la Légion d'honneur ; — du vicomte de Raincourt, conseiller général de l'Yonne pour le canton de Chéroy. Les obsèques seront célébrées demain, mardi, en l'église de Saint-Valérien (Yonne) ; — de M. Albigot, capitaine de vaisseau en retraite, décédé au château de Crins (Tarn) ; — du vicomte Alfred de La Croix-Laval décédé à Lausanne, à l'âge de 27 ans ; — de M. Edouard Balladur, sous-directeur des phares de l'empire ottoman, décédé à Constantinople où les obsèques ont eu lieu. M. Constans, ambassadeur de France, les commandants et officiers du *Vautour* et de la *Mouette* y assistaient.

INTERIM.

Les Républicains progressistes

Les comités républicains progressistes du Rhône. — Banquet offert à M. Aynard. Discours du député de Lyon

Les comités républicains progressistes de la huitième circonscription du Rhône ont offert, hier, à M. Aynard, député de la circonscription, un grand banquet au cours duquel M. Aynard a prononcé un discours politique.

M. Aynard a déclaré que des comptes seraient demandés au gouvernement, non sur des paroles, mais sur des actes, et il a ajouté : « Quand le gouvernement maintiendra le respect de la liberté des citoyens, ainsi que l'ordre social, les modérés se trouveront dans la majorité. »

Parlant de la Séparation et de l'Encyclique, M. Aynard s'est exprimé ainsi — et nous reproduisons son opinion à titre de document :

Je suis un homme politique et je n'ai à juger les choses que comme homme politique, en m'inspirant de l'état de notre pays et des intérêts de notre France. Je n'ai pas à juger l'acte du Saint-Siège ; je n'ai qu'à le déplorer. On n'a qu'à entendre les cris de joie qui s'élèvent de certains côtés et parmi lesquels les plus perçants et les plus hauts sont ceux de M. Combes ; on n'a qu'à voir la satisfaction donnée à des hommes de combat pour comprendre quelle doit être l'opinion des hommes de paix, de tolérance, de liberté religieuse en cette circonstance. Ils n'ont qu'à s'affliger et qu'à espérer que, malgré tout, il ne sortira pas tout le mal que quelques-uns attendent d'un acte sur le sens duquel nous ne sommes pas encore irrévocablement fixés.

M. Aynard a enfin émis le vœu que le Parlement vote une proposition de loi établissant la représentation proportionnelle.

Les Combattants de Gravelotte

Le dix-neuvième banquet annuel de l'Association des Combattants de Gravelotte et de l'armée du Rhin, a eu lieu hier, à midi et demi, au Salon des Familles.

L'élément féminin était largement représenté à cette réunion, à laquelle assistaient la plupart des membres de l'Association.

Au dessert, des discours ont été prononcés par le commandant Jouatte, président d'honneur, qui a rappelé en termes éloquents l'héroïsme des combattants de 1870 ; par le vice-président, M. Bidard, et par le représentant du ministre de la guerre, qui a assuré les membres de l'Association de l'intérêt porté par M. Etienne à leur œuvre patriotique.

L'excellente musique du 46e de ligne s'est fait entendre et applaudir au cours de ce banquet.

L'ENCYCLIQUE ET LES ÉVÊQUES

De nombreuses lettres pastorales commentent l'Encyclique.

Mgr l'évêque de Soissons :

Vous accueillerez, comme votre évêque, avec une sainte fierté et une généreuse obéissance, la noble lettre encyclique de notre très Saint-Père le pape Pie X aux archevêques et évêques de France en date du 10 août.

Mgr Grellier, évêque de Laval, a écrit aux prêtres de son diocèse :

Quelles que doivent être et la rigueur et la dureté de l'épreuve désormais imminente, le pape nous ordonne d'opposer notre constance unanime à l'adversaire, sans recourir à la violence, sans exciter de sédition ; par conséquent, de garder nos positions jusqu'à l'heure où nous en serons chassés par la force et d'exercer tous nos droits de citoyens pour pratiquer et faire pratiquer autour de nous les devoirs de notre culte et de notre sainte religion.

Les mêmes sentiments ont été exprimés par les évêques de Clermont, Périgueux, Verdun, Coutances, Saint-Claude, le Mans, Tours.

Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié :

Nous nous réservons de vous indiquer, en temps opportun, les dispositions qui devront être prises lorsque, le 11 décembre prochain, votre évêque et vos curés seront jetés à la rue, que vos fondations de messes pour vos chers défunts seront confisquées ou mises sous séquestre et que l'accès de vos églises sera interdit.

Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier:

N'allez pas croire que nous allons inaugurer une nouvelle forme de vie chrétienne et que de nos propres mains nous allons, à des intervalles successifs mais rapprochés, détruire ce qui reste de l'œuvre concordataire et en créer de toutes pièces une nouvelle.

Non, nos diocèses et nos paroisses demeurent ce que Pie VII les avait faits par la main du cardinal Caprara. D'ici au mois de décembre, ou dans une assemblée plénière, ou par des réunions régionales, l'épiscopat tout entier, docile aux ordres du pontife romain, étudiera les règles qu'il conviendra d'arrêter en commun pour qu'une discipline uniforme soit adoptée partout, et affirme dans le clergé comme parmi les fidèles l'unité de vues et le parfait accord qu'exigent de nous l'identité de nos croyances, la similitude absolue de nos intérêts spirituels et enfin la cohésion et l'entente de nos ennemis.

Ils ont triomphé par une union qui est allée souvent jusqu'à l'abdication et au sacrifice de leurs sentiments les plus intimes ; notre union se fera plus honorable et plus fière par une obéissance volontaire et filiale envers la victoire de Jésus-Christ.

Mgr Hescher, évêque de Langres :

Dès maintenant, élevez vos âmes jusqu'à la hauteur des grands sacrifices qu'exigera de vous votre attachement à la religion, — à cette religion qui a été, pendant quatorze siècles, la religion de vos pères et que, après qu'elle vous aura éclairés vous-mêmes durant cette vie et consolés à l'heure de votre mort, vous voulez voir devenir aussi la religion de vos enfants. Dès maintenant, tenez-vous prêts à agir, et, s'il le faut, à souffrir.

Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle :

La décision du pape ne fait que rendre plus urgente la complète organisation du denier de la foi. De fait, cette œuvre avait été conçue dans la prévision de ce qui arrive, et ceux qui s'abstenaient d'y participer ou n'apportaient qu'une obole insuffisante jugeront qu'en face de ce qui risque de se produire demain on n'est plus admis à prétexter que le gouvernement a pris sur lui la charge de payer nos prêtres et de nous fournir des églises.

Mgr Henry, évêque de Grenoble, a fait, au cours d'un interview, d'importantes déclarations. Il est certain que la loi n'entraînera dans son diocèse aucune défection. Il croit que malgré les votes émis, lors des dernières élections, la population a bon esprit et fournira des subsides suffisants pour remunérer tous les prêtres. La mise sous séquestre des biens d'Eglise lui paraît devoir soulever de graves incidents dans beaucoup de paroisses très pieuses. Il ordonnera à ses prêtres de ne pas sortir des presbytères et des églises avant qu'on vienne les expulser.

SOLDATS MUTINÉS

(De notre correspondant particulier)

Reims, 19 août.

Un soldat du 132e de ligne, puni de prison, était depuis quelques jours à l'infirmerie de la caserne Neufchâtel, à Reims. Il résolut de s'évader et tenta l'aventure en compagnie de deux infirmiers et d'un autre soldat. Les quatre hommes, complètement ivres, auraient, suivant ce que l'on raconte, menacé d'une arme un capitaine avant de sauter le mur de la caserne ; puis, dans leur fuite, rencontrant un maréchal des logis de hussards, se seraient jetés sur lui. Rejoints à ce moment par les hommes de garde, ils auraient tant et si bien résisté qu'on dut sonner l'assemblée pour les contraindre à se laisser mettre en cellule.

Une enquête est ouverte sur ces faits qui, s'ils sont exacts, appellent une sévère répression.

LA BROCHURE DE BIÉTRY

Le succès du discours de Biétry, prononcé à la Chambre le 15 juin, et répandu par nos soins sous la forme d'une brochure de propagande, va grandissant de jour en jour. Nous sommes en ce moment obligés de procéder à de nouveaux tirages et nous prions les personnes dont les demandes sont en retard de nous excuser. Elles recevront cette semaine les brochures qu'elles attendent.

Nous avons à cœur de remercier tous les hommes d'ordre qui, parmi nos lecteurs et amis, s'associent à notre œuvre en contribuant à répandre la brochure de Biétry, à faire entendre surtout dans les milieux ouvriers l'éloquente et sage parole du président de la Fédération Nationale des « Jaunes ».

Nous rappelons que le discours de Biétry, augmenté d'une conclusion inédite sur le programme et le plan d'action des Jaunes, est en vente dans nos bureaux aux conditions suivantes :

Par unité, prise dans nos bureaux	10 cent.
Par cent exemplaires, pris dans nos bureaux	9 francs.
Par mille exemplaires, pris dans nos bureaux	80 francs.
Par unité, adressée franco à domicile	15 cent.
Par cent exemplaires, adressés franco groupés à domicile	10 francs.
Par mille exemplaires, adressés franco groupés à domicile	90 francs.

Les personnes qui désirent recevoir les brochures franco à domicile sont priées de joindre à leur demande le prix de ces brochures en un mandat-poste ou en un chèque, et non en timbres-poste.

L'ILE AU TRÉSOR

On se souvient de cette histoire merveilleuse : un certain capitaine Jones vit un jour des diamants aux mains de ses matelots. Ceux-ci, interrogés, déclarèrent que les pierres précieuses provenaient d'une île africaine où on les trouvait en abondance. Jones y alla et rapporta pour 250,000 francs de diamants. Peu après il mourut, mais une société fut fondée, au capital de 625,000 fr., pour préparer une expédition.

Celle-ci est maintenant en route. Notre correspondant de Londres nous télégraphie que le vapeur *Xena* vient de quitter Cardiff pour l'île aux diamants, qui est située, dit-on, au large de la côte occidentale d'Afrique.

Avant le départ, les directeurs du « Collins Diamond Syndicate » ont tenu à bord une réunion.

Le *Xena* porte 300 livres d'explosifs, 300 détonateurs, 5,000 caisses de munitions, 5,000 cartouches de fusil, 60 fusils et revolvers.

On croit savoir que les directeurs ont décidé de gratifier de quelques actions de la Compagnie chaque officier.

Mme Jones, la femme du capitaine Jones qui découvrit l'île aux diamants, habite Swansea. Elle va revendiquer, comme sa propriété, tous les diamants rapportés par l'expédition.

LE SAVON VERT DE L'AMIRAL à l'Extrait de FIEL B+S.g.d.g. fait MAIGRIR
La 1/2 de 2 pains 10 fr. (1er en France). Brochure fr. sur demande.
SAVONNERIE de l'AMIRAL, 35, rue Le Peletier, Paris.

Nous rappelons à NOS ABONNÉS *que toute demande de* CHANGEMENT D'ADRESSE *doit être accompagnée de la dernière bande imprimés et de* SOIXANTE CENTIMES *(en timbres-poste ou en mandat poste), pour frais de réimpression de bandes.*

Lettre de l'Ouvreuse

O Chevillard! que Camille l'on prénomme, combien as-tu engagé de premiers violons ? Quatre cents au moins, peut-être cinq cents ?...

Que dis-je, cinq cents ! Rien qu'à écrémer les programmes musicaux des stations balnéaires dont s'énorgueillissent les côtes de France, j'ai pu arriver au total de 478 « premier violon du Concert-Lamoureux ». Trou-pas-cher, Sable-Plage, Potinville, Machin-sur-Mer, tous ces bâilloirs qui empestent le varech pourri et le crabe crevé, tous, sans exception, se targuent de posséder un « premier violon du concert Lamoureux ». Où diable le général Chevillard logera-t-il cette sonore armée ?

Sourds aux grincements malhabiles de ces pauvres diables, puérilement affublés d'un titre qui leur sied comme un fer à friser au gros Henry Maugis, nombre de compositeurs n'écoutent que la chanson des vagues en rêvant aux œuvres qu'ils composeront... plus tard... beaucoup plus tard... M. Hirschmann considère d'un œil attendri le livret de Bertol-Graivil auquel il se promet de travailler un jour ou l'autre ; Caressa, roi des luthiers, s'enfouit dans le sable chaud de Villers (c'est sa manière de se « mettre en grève »), Ganne et Bruneau font de l'hydrothérapie : les extrêmes se douchent.

Et on potine. Et on se réjouit pour Sylvio Lazzari de la décision prise par M. Albert Carré, avec une élégante courtoisie, qui dut aller au cœur d'Henri Bataille. Et la jolie Kissy-Girl, retour de Bayreuth, raconte la mésaventure bachique d'Elmblad, le bon géant scandinave qui beugla si souvent les notes lourdes du dragon Fafner : « Figurez-vous ! Il s'était intoxiqué avec une mixture de Johannisberg et de scotch whisky, et, naturellement, il était *blind to the world*... comment dites-vous ?... saoul comme un *pig ! Well*, il était découvert par le régisseur, couché sur le plancher de la coulisse, et ronflant, *oh my !* sans qu'il voulût se réveiller, *Too funny !* »

X... annonce l'intention formelle de travailler quatorze heures par jour, dès la rentrée ; Y... jure qu'il instrumentera lui-même ses productions sans recourir désormais à l'ingéniosité miséreuse des prix de Rome sans emploi ; Z..., qui écrit de la musique applaudie depuis quinze ans, affirme qu'il va prendre quelques leçons d'harmonie, pour voir. Propos en l'air, projets écrits sur le sable par d'incurables lazzaroni dont l'insouciante devise est : « *Rien* faire, et laisser dire ».

***

Dans son fort intéressant volume sur Gluck, l'ami Jean d'Udine (qui rattache au gluckisme Félicien David, et Gounod, et Gustave Charpentier aussi) déclare, en outre que le « Debussysme » est un mouvement régressif, décoratif sans plus, inapte à toute réalisation dramatique et psycho

---

FEUILLETON DE L'*ECHO DE PARIS* DU 20 AOUT 1906

(36)

LA "RÉGINA"

DEUXIEME PARTIE

I

(SUITE)

— Ceci ne veut pas dire que je ne vous haïrai pas s'il vous aime de nouveau, dit-elle. Si je vous le laissais croire, ce serait une trahison, c'est-à-dire le plus odieux des péchés.

— Ceci veut dire seulement que je vous remercie sincèrement, répondit Aurora.

Et leurs mains se séparèrent.

— Très bien, dit Régina, satisfaite. Et je vous remercie d'avoir pris ma main, ajouta-t-elle avec un sentiment d'étrange gratitude, et d'avoir dit que vous l'auriez fait n'importe où, et même devant d'autres femmes. Je sais ce que je suis et ce que les gens disent de moi. Mais c'était pour lui. N'en parlons plus jamais. Je vais vous aider à descendre, et vous retournerez seule à la maison.

— Ma mère m'attend en bas, très loin, vers le village.

— Tant mieux. Une jeune dame comme vous ne doit pas voyager seule par la campagne. Ce n'est pas convenable.

Aurora réprima le sourire qui lui était venu aux lèvres en recevant une leçon de convenances de la « Régina de Marcello », et la descente commença. Régina marchait la première, le visage contre le roc, et plaçait les pieds de la jeune fille sur les saillies, l'un après l'autre, lui criant des instructions et des avis sur la façon de se servir de ses mains. Toutes deux atteignirent le plateau inférieur sans accident, et revinrent à l'endroit où Régina avait laissé ses souliers. Elle s'assit et se rechaussa.

— Je les avais ôtés pour trouver un peu de fraîcheur, expliqua-t-elle. Jusqu'à quatorze ans, je n'avais jamais porté de chaussures que le dimanche.

— Et cependant vous avez de très beaux pieds, dit Aurora.

— Vraiment ! répondit indifféremment la jeune femme. Je croyais que tous les pieds étaient pareils. Mais j'ai déchiré mes bas... et c'est à peine si je puis me rechausser.

— Laissez-moi vous aider.

Aurora s'agenouilla vivement, et se mit à desserrer les lacets ; mais Régina protesta, rougissant profondément, et retirant son pied :

— Non ! non ! s'écriait-elle. Vous êtes une dame !

— Et qu'importe! répondait Aurora, riant et insistant.

— Ce n'est pas bien ! Ce n'est pas convenable !

Et le rouge ne quittait pas ses joues.

Mais Aurora avait lissé le bas sous la plante de chaque pied, puis glissé le pied dans le soulier qu'elle attachait.

— Merci, signorina, lui dit Régina, confuse. Vous êtes trop bonne.

Elle ramassa son chapeau et s'en coiffa. Mais elle n'était pas très adroite pour mettre l'épingle, car Settimia faisait pour elle tout ce qu'elle n'avait pas appris avant son changement de situation.

— Je suis très maladroite, dit-elle, comme pour s'excuser ; c'est Settimia qui m'habille.

— Settimia ? demanda la jeune fille en assujettissant le chapeau. Qui est Settimia ?

— Notre... je veux dire ma femme de chambre. Merci. Vous êtes trop bonne.

— Le nom n'est pas commun, dit Aurora. Je crois cependant l'avoir déjà entendu.

— C'est une femme surprenante. Elle sait le français. Elle sait tout.

La fille de la comtesse ne répondit rien, mais parut chercher à se rappeler une chose depuis longtemps oubliée. Régina s'occupait à son tour, arrangeant de son mieux la robe froissée pendant la périlleuse descente, la brossant des deux mains, et enlevant les brindilles d'herbe sèche qui s'étaient piquées dans la laine. Aurora la remercia.

— La route est très aisée maintenant, dit Régina. Quelques pas encore et nous verrons le grand chemin.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma mère?

— Non, répondit Régina avec une fermeté calme. Je suis ce que je suis. Vous ne devez pas être vue avec Régina. Ne dites pas à votre mère que vous m'avez rencontrée, et je ne le dirai pas à Marcello... je veux dire au signor Gonzalvo